

1-Ici, on file droit. Et les têtes brûlées, on les brise !

La silhouette se fraie un passage dans la caillasse du sentier étroit et raide en s'aidant des deux mains. Debout sur une aspérité rocheuse, Lars la contemple avec des yeux sidérés. Une jeune femme ! Qui est-elle ? Comment est-elle arrivée dans l'île ? Il pince les yeux. N'a-t-elle pas quelque chose de familier ? Et si c'était pour lui qu'elle était venue ? Mais alors, comment aurait-elle appris qu'il avait échoué sur ce rocher perdu en pleine mer ?

La femme lève la tête et découvre la silhouette à contrejour de l'adolescent. Au même instant, son attention est captée par une nuée de sternes qui prend son envol de la falaise au-dessus de sa tête et emplît le ciel d'un concert de cris piailleurs et discordants. Ses yeux suivent le mouvement des oiseaux, puis reviennent à Lars. Elle brandit un panier muni d'une grande anse. Prétend-elle être venue pour récolter des œufs ? Début de la trentaine, grande, mince, vêtue d'un top jaune fluo et d'un short blanc, ses longues jambes fines lui donnent l'air d'un échassier.

L'adolescent saute du socle de pierre sur lequel il se tient en équilibre et atterrit sur le sentier.

— La saison avance et les sternes ne vont plus tarder à couvrir, lance-t-elle d'une voix grave qui contraste étrangement avec son allure efflanquée.

Derrière elle, plus bas dans une petite crique où se chevauchent des crinières d'écume blanche, une barque se balance au bout d'une amarre. Le cœur de Lars fait un bond. Pourra-t-il enfin quitter l'îlot ? L'esquif semble équipé d'un hors-bord. Bizarre qu'il n'ait pas entendu son approche ! Peut-être à cause des cris des oiseaux et du bruit des vagues et du vent. À moins que pour le surprendre, la femme n'ait coupé intentionnellement le moteur ? Dans ce cas, elle a loupé son coup !

— C'est loin, la côte ? veut-il savoir.

Elle le fixe un instant, comme surprise par sa question, puis secoue la tête. Il ne lui reste plus qu'à espérer qu'elle regagnera la terre ferme avant la nuit et acceptera de l'embarquer. Ragailardi à cette idée, il lui lance, presque joyeux :

— Venez ! Je connais la falaise comme ma poche et vais vous aider.

D'un geste de la main, il l'invite à le suivre sur le sentier accidenté et ils atteignent rapidement la zone de ponte. Des creux dans la caillasse qui servent de nids aux sternes, ils

retirent délicatement des œufs couleur crème maculés de taches noires. Les oiseaux leur lancent des coups de bec, mais d'un geste de la main, ils les font fuir. Lars remarque que les pieds de la femme sont chaussés de grosses bottines de cuir. Elle s'est donc équipée pour crapahuter sur un terrain accidenté. Mais fut-ce pour récolter les œufs ou pour le retrouver, lui ? Il penche pour la seconde hypothèse. Peut-être que là-bas, sur le côte, ils ont appris qu'il a survécu à la noyade et trouvé refuge sur ce rocher perdu au milieu des flots. Un pêcheur qui l'a aperçu en passant au large ? Ils ont alors décidé de se débarrasser de lui une bonne fois pour toutes ?

Il observe attentivement la femme de biais. Comment s'y prendra-t-elle ? Le liquidera-t-elle sur place ou le balancera-t-elle dans les flots pendant le trajet de retour vers la terre ferme ? À moins que ceux qui l'envoient aient changé d'avis et lui aient donné la consigne de le ramener sain et sauf ? Après sa troisième fugue, le préfet de discipline avait suggéré - sans grande conviction, il est vrai - qu'une dernière tentative serait faite pour le mater, mais son éducateur référent s'y était opposé avec force. Peut-être que par crainte de ne pas être entendu, il a pris les devants.

À l'arrivée de Lars au CEF quatre ans plus tôt, alors qu'il n'avait encore que treize ans, il avait lu au-dessus du portail d'accès l'inscription en lettres géantes : Centre Éducatif Fermé. Fermé, ça oui ! Ce qui ne l'avait pas empêché de fuguer à plusieurs reprises, mais pour être repris à chaque fois. Éducatif ? Si peu ! La directrice l'avait accueilli avec une formule de bienvenue apparemment bien rodée : « Ici, on file droit ! On t'aura à l'œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et les têtes brûlées, on les brise ! ».

Dès les premiers jours, les brimades avaient commencé : vidange des toilettes sèches pour un pan de chemise dépassant du pantalon, coups de latte en aluminium sur le dos des mains, les joues ou la nuque pour une mauvaise réponse en classe, pompages répétés pour un sourire ou un regard déplacé. Il avait fait de son mieux pour courber l'échine et se plier à leurs exigences, mais plus il s'était donné de peine pour obéir au doigt et à l'œil, plus ils s'étaient acharnés sur lui. Et pour empêcher que des liens de solidarité ne se créent entre les pensionnaires, les sentences avaient été appliquées par des condisciples, son éducateur référent se réservant le droit de porter les derniers coups. Gifles du dos de la main dont l'annulaire portait une chevalière ornée d'une pierre taillée en pointe, torsion du bras jusqu'à le faire hurler de

douleur, demander pitié à genoux et lécher les chaussures de son bourreau. Les séances de bizutage et de dérouillage s'étaient multipliées.

Mais après un an et demi d'humiliations et de vexations, poussé à bout, Lars s'était rebellé. Et la nature lui était venue en aide. Sans crier gare, son corps malingre s'était mis à grandir, à se muscler et il avait pu s'affirmer physiquement et rendre les coups. Jusqu'au jour où, n'y tenant plus, il s'était décidé à fuguer. Non pas qu'il eût réussi au premier essai, mais après quelques échecs, il avait franchi les limites de l'ancienne caserne dans les murs de laquelle était installé le CEF. Hélas, une fois en liberté, les circonstances s'étaient conjuguées pour qu'il attire le regard suspicieux des braves gens et de la police. Résultat : à chaque fugue, il s'était fait reprendre. À l'issue de la dernière, la troisième, la plus longue, les flics l'avaient ramené à Viklund et il avait subi un tabassage en règle. Mais avec une rage d'une violence qui l'avait surpris lui-même, il s'était défendu. Il s'en était sorti avec des côtes froissées et le corps couvert de contusions et de blessures, mais un des surveillants avait eu la mâchoire déboitée. Le temps que la direction statue sur son sort, il avait été enfermé dans une cellule au sous-sol dite de « rééducation ». La troisième nuit, couché dans une obscurité

complète sur un sol de briques nues, rugueuses et glacées, il avait été réveillé en sursaut, soulevé de terre et emporté au galop. Après une course folle, on l'avait jeté au fond d'un canot à moteur où clapotait une eau huileuse et l'esquif avait pris le large. Grâce à un petit fanal à la lumière rabattue par un bout de toile sale, il avait deviné deux silhouettes à la manœuvre, mais les visages étaient restés plongés dans l'obscurité.

Une course interminable dans la nuit, puis, sans crier gare, la barque avait ralenti et les deux passagers s'étaient mis à se crier dessus. L'un d'eux l'avait saisi par les épaules, hissé sur le bord de la barque et balancé dans les flots. Le contact de l'eau froide l'avait arraché à son engourdissement. Pendant que la lumière tremblotante du fanal s'éloignait, il avait patienté entre deux eaux, puis, faisant abstraction des douleurs sur tout son corps, il s'était mis à brasser les flots avec l'énergie du désespoir. Pendant combien de temps ? Il ne s'en souvient plus. Au bord de l'épuisement, il avait levé les yeux et cru voir la ligne d'horizon s'embraser et un trait noir se dresser à contre-jour. Il s'était remis à nager. Un rocher avait surgi des flots et, à bout de forces, il s'était échoué sur un bout de grève. Il y était resté un long moment couché, immobile, incapable de bouger. Mais en dépit du

soleil déjà haut dans le ciel, il s'était mis à greloter de froid, le T-shirt et le short alourdis par l'eau et raidis par le sel. La marée montante l'avait obligé à bouger. Il avait rampé sur une pente rocailleuse, atteint un renforcement sous un surplomb rocheux, s'y était glissé et avait sombré dans un sommeil sans fond.

Après il ne sait combien d'heures, le froid et la faim l'avaient réveillé. En gémissant de douleur, il s'était traîné à l'air libre et, pendant de longues minutes, il était resté couché sur le dos, absorbant les rayons du soleil par tous les pores. Il avait trouvé le courage et la force de se mettre debout et découvert plus haut sur la falaise un foisonnement d'oiseaux criailleurs. À leurs ventres et cous blancs, leurs longs becs noirs et pointus à bout jaune, leur tête couverte d'une calotte sombre et d'une courte huppe dressée, il avait reconnu des sternes. Des sternes ! Aussitôt, les larmes avaient inondé son visage couturé de cicatrices ! Ses premières larmes depuis très longtemps ! Il s'était souvenu de sa mère. Jadis, dans une autre vie, elle l'avait emmené dans une île où abondaient les sternes. Il avait pleuré sans retenue. Après de longues minutes, l'esprit et le corps purgés des scories des souffrances accumulées depuis des années, il avait pris conscience qu'il était loin du CEF et de ses tortionnaires. Avec une vigueur

nouvelle, les pieds nus, il s'était lancé à l'assaut de la pente rocailleuse. La progression sur le sol pierreux avait été douloureuse et lente, mais la vue d'œufs de sternes par centaines l'avait fait éclater de rire. Il en avait gobé un, deux, puis des poignées entières. Pour s'arrêter aussi brusquement qu'il avait commencé. La nausée l'avait plié en deux, mais il n'avait pas vomi. Ses mains et son T-shirt couverts d'une couche de gelée gluante et jaunâtre, il s'était adossé à un rocher. La vague d'écœurement s'était apaisée et il s'était lancé dans l'exploration de l'île. Mais très vite, il en avait fait le tour. Elle ne comptait pas plus de trois ou quatre mille pas de long sur sept ou huit cents de large. Vers le couchant se dressait une falaise verticale à laquelle s'accrochaient des grappes d'oiseaux. Il l'avait longée du côté de la mer et trouvé sa base tapissée d'huîtres et de moules. Une découverte qui l'avait rassuré : il allait pouvoir varier son menu. Sur l'étroite bande de grève, il avait ramassé de longs filaments à l'apparence de haricots verts que le vent avait amenés du large. Il les avait goûtés et été surpris de leur saveur iodée, mais elle ne lui avait pas déplu. Il avait encore fouillé d'autres recoins accessibles de l'îlot, mais en dépit des déjections d'oiseaux qui tapissaient les rochers, il n'avait pas déniché le moindre brin d'herbe ou de broussaille qui lui auraient permis

de faire du feu - pour autant qu'il eût su comment l'allumer. Heureusement, de petites flaques d'eau limpide s'étaient accumulées dans des creux de rocher, permettaient d'étancher sa soif.

Moins d'une semaine plus tard, alors qu'il était assis sur un rocher surplombant la rive de l'îlot et observait la mer dans l'espoir d'apercevoir une embarcation au large, il avait eu l'attention attirée par un objet flottant tournant autour d'un récif saillant. La chose s'était accrochée aux aspérités du rocher distant d'une dizaine de mètres et il avait reconnu le corps d'un homme encore jeune, le visage étroit et allongé, le menton orné d'un bouc, une longue chevelure blonde se déployant en auréole autour de sa tête. Mais une vague plus forte avait soulevé le cadavre, l'avait arraché aux saillies du rocher et emporté au loin. Était-ce un marin tombé d'un bateau de passage ? Ou un baigneur qui s'était noyé sur la côte et avait été emporté au large ? Cette apparition avait porté un coup à son moral, mais il s'était remis très vite à espérer que tôt ou tard, il pourrait être sauvé de cet îlot perdu en pleine mer.

Et voilà qu'après une quinzaine de jours de solitude, sans crier gare, une nymphe jaillit des flots ! Une nymphe géante ! Car elle est grande, presque aussi grande que lui. Ondine ou

monstre marin ? Aussi attrayant que soit à ses yeux d'adolescent ce corps féminin à peine vêtu, l'état de suspicion et de doute dans lequel il se débat depuis une quinzaine de jours le fait opter pour la seconde hypothèse.

Pendant qu'il ramasse les œufs de sterne et les dépose délicatement dans le panier dont la femme serre jalousement l'anse au creux du coude, il ne la perd pas un instant de vue. Ses cheveux blonds sont serrés en une queue de cheval dont une mèche défaite volète autour de son visage à la peau hâlée et tendue sur une ossature aux pommettes saillantes. Ses yeux d'un bleu profond semblent entièrement absorbés par la tâche. A-t-elle le profil d'une tueuse ?

Lars lève la tête.

— Le panier est presque rempli. Inutile de le surcharger, au risque d'en perdre une partie en chemin.

Il se hâte d'ajouter :

— Et si nous tardons à quitter l'île, la nuit sera tombée avant d'atteindre la côte.

La femme hoche la tête. Elle n'a pas l'air contrariante ! Est-elle armée ? Au vu des rares vêtements qu'elle porte, c'est peu probable. À moins qu'au fond du panier ? Prestement, Lars le lui retire des mains, entame la descente en sautant de roche en roche, sans même tourner la tête en

passant devant son bivouac improvisé sous le surplomb où il vient de passer une quinzaine de nuits couché sur un lit d'algues sèches. Il n'a plus qu'une hâte : quitter l'île et regagner la côte. La femme le rejoint, mais en grimpant sur la barque, elle profite d'une seconde d'inattention pour lui retirer le panier, le glisser sous l'à-plat de la proue et le caler avec l'aide d'un ciré plié. Pendant qu'elle s'affaire, Lars libère prestement l'amarre lestée par un bout de roche, donne une poussée à l'esquif et saute à bord. Il désigne le moteur.

— Il fonctionne ?

Elle secoue la tête.

— Panne d'essence ou ennui mécanique ?

Moue d'ignorance.

Jadis, sa mère avait possédé un hors-bord et, en dépit de son jeune âge, elle l'avait parfois laissé tenir la barre. Il ouvre la vanne d'arrivée du combustible et pousse le démarreur électrique. Un bruit rauque, puis plus rien ! Il recommence, sans plus de succès. La femme ne lui a donc pas menti. Du coin de l'œil, il la voit saisir une rame et la dresser en l'air. D'un bond, il se colle à elle pour l'empêcher de l'abattre sur lui. Mais d'un air placide, elle lui désigne le fond de l'esquif où traîne un autre aviron.

— Le vent s'est calmé, dit-elle de sa voix basse et neutre. En souquant ferme, dans deux ou trois heures, nous serons à la côte.

Penaud, Lars ramasse la seconde rame, prend place sur l'unique banc de nage à côté d'elle et se met à pagayer en essayant de coordonner ses mouvements.

— Quelle direction ? veut-il savoir.

De la tête, elle montre droit devant elle, vers le levant.

Lars sent que l'effort de ramer réchauffe ses muscles et lui fait du bien. Mais le mutisme de la femme le trouble. Après deux semaines passées sans prononcer une parole, entouré des cris de sternes, du grondement des vagues sur la grève et du sifflement du vent dans les rochers, il ressent le besoin urgent d'entendre une voix humaine.

Il constate bientôt que les coups de rame de la femme sont plus vigoureux que les siens et qu'elle y met plus de force. Les paumes de ses mains s'échauffent. Il ne va pas tarder à avoir des cloques.

— Tu veux des gants ?

Il jette un coup d'œil surpris à la femme. Elle l'a tutoyé ! Le connaît-elle ? Ou l'a-t-elle vu esquisser une grimace de douleur ? Il secoue la tête. Mais elle dépose sa rame, se glisse à genoux, retire le panier d'œufs de dessous l'à-plat de la

proue et fouille dans la cavité. Cherche-t-elle une arme cachée ? Il s'arrête de souquer, les mains crispées sur l'aviron, prêt à l'abattre sur elle. Mais elle se relève, brandit une paire de gants en caoutchouc, les lui lance, range le panier et revient prendre place sur le banc. Un peu rassuré, il les enfile et se remet à souquer.

Après de longs efforts, la ligne de la côte se dessine à l'horizon. La femme cesse soudain de ramer. Un vrombissement monte au loin, puis un point se précise : une embarcation motorisée qui s'avance à vive allure. Elle se dirige droit vers eux ! D'un bond, Lars est debout, arrache l'aviron des mains de la femme, ramène ses bras derrière le dos et se colle à elle.

— S'ils tirent, vous me servirez de bouclier, lui siffle-t-il à l'oreille.

La femme n'a aucune velléité de résistance. Un canot avec deux hommes à bord s'approche, puis passe à leur hauteur. L'un d'eux leur fait un petit signe de la main et l'embarcation continue de filer droit devant elle. Une fausse alerte ! Il lâche les bras de la femme et reprend place sur la banquette. Comme si de rien n'était, elle ramasse son aviron et se remet à souquer. Il l'imite, mais a de la peine à retrouver la cadence. Les questions se bousculent dans sa tête. Qui est cette jeune

femme ? Que lui veut-elle ? Est-ce vraiment pour récolter des œufs de sterne qu'elle est venue sur l'îlot ? Il lui jette des coups d'œil obliques, mais elle continue de pagayer en fixant l'horizon et son visage ne trahit pas la moindre émotion.

La surface de la mer se couvre de vaguelettes. La côte n'est plus loin. La rade de Viklund se précise. Elle fait un signe du menton vers la droite, souque avec plus de vigueur et la barque bifurque.

— Ce bosquet de pins maritimes, dit-elle. C'est là qu'on débarque.

Lars craint que ses anciens tortionnaires ne les attendent sur le débarcadère, comprennent leur manœuvre et cherchent à les intercepter plus loin sur le rivage !

L'avant de la barque racle le fond quand le soleil touche l'horizon. Il saute à l'eau et aide la femme à hâler l'esquif sur la grève. À peine l'arrière au sec, elle retire le panier d'œufs et le ciré et se dirige à grandes enjambées vers le couvert des arbres, Lars sur ses talons. Ils se faufilent entre les troncs, traversent une bande forestière et atteignent une route asphaltée sur le bord de laquelle stationne un vieux quatre-quatre. La femme extrait une clé de son *top*, déverrouille les portières, fait signe à l'adolescent de prendre place sur le siège arrière. Elle lui tend le panier, referme derrière lui, se

glisse au volant et démarre. Tendue à l'extrême, Lars ne la perd pas un instant de vue. Mais en dépit des gestes vifs de la conductrice, il ne dénote aucune fébrilité, comme si elle tout programmé et exécuté selon un plan précis.

Pendant une dizaine de kilomètres, le véhicule longe la mer en direction du sud, contourne une localité et se dirige vers l'intérieur des terres, puis bifurque vers un chemin empierré, traverse un bosquet de frênes, franchit un radier à sec, passe un portail ouvert et pénètre dans une cour gravillonnée au bout de laquelle se dresse un bungalow.

La femme se retourne et lance :

— Terminus ! On descend !

**2-On m'a appris à ne plus faire confiance à personne.
Ne soyez donc pas surpris si j'ai retenu la leçon.**

En entrant, la femme lui désigne une ouverture donnant sur le séjour.

— Tu y trouveras des vêtements à ta taille.

Une demi-heure plus tard, Lars revient, fraîchement douché, portant un pantalon et une chemise de jean neufs et des chaussures de sport. Il jette un coup d'œil à travers la grande pièce qui sert à la fois de salon et de salle à manger. Une porte s'ouvre à l'autre bout et la jeune femme apparaît, revêtue d'un pantalon et d'une chemise d'homme flottante, les cheveux retombant sur les épaules. Elle amène un plateau chargé d'assiettes et de couverts qu'elle dépose sur la table.

— Je prépare un repas, dit-elle en invitant Lars à prendre place.

— Mais rassure-toi, ajoute-t-elle, sans œufs de sternes.

Elle a de l'humour ! Et elle continue de le tutoyer ! Il décide de la tutoyer lui aussi. Pas question qu'elle prenne un avantage sur lui !

— D'accord, mais je n'avalerais pas une bouchée tant que vous que tu ne m'auras dit qui tu es. Qui t'a envoyée dans l'îlot et pourquoi tu m'as ramené ici.

— Toute chose en son temps. Une certitude : chez moi, tu es en sécurité.

— En sécurité ! Tu veux rire !

— Le CEF se trouve à une quinzaine de kilomètres d'ici.

— Ah ! Parce que tu connais le centre fermé de Viklund ?

Elle hoche la tête.

— Tout le monde t'y croit mort noyé.

— Mais encore ?

— On raconte là-bas que par on ne sait quelle astuce, tu as réussi à t'évader d'une des cellules disciplinaires du sous-sol dans laquelle on t'avait enfermé. Un exploit peu commun, paraît-il. On ajoute que tu aurais volé une barque et te serais enfui seul en mer. Cette embarcation a été retrouvée à quelques encablures de la côte, retournée.

— Mais comment tu sais tout ça, toi ?

— Parce que les deux personnes que j'avais chargées il y a deux semaines de te conduire jusqu'à un îlot non loin de la côte ont dépassé leur cible dans le noir et continué droit devant eux. Jusqu'au moment où, à la vue du fanal d'un bateau de pêche en sortie de nuit, l'une d'elles a été prise de panique. Elle n'a rien trouvé de mieux que de se débarrasser de toi en te balançant dans les flots. Au retour sur la côte, ils ignoraient donc si tu avais survécu. Mais je me suis obstinée

à croire en ta bonne étoile. Il ne m'a pas fallu moins d'une quinzaine de jours pour de te retrouver.

Lars se passe la main sur le front, comme pour effacer un mauvais rêve.

— Mais je ne sais toujours rien de toi !

D'un geste, la femme l'invite une fois de plus à prendre place.

— L'explication ne sera pas simple et pourrait prendre du temps. De plus, la journée a été longue et tu dois avoir faim.

Avec une réticence manifeste, Lars se dirige vers la table, mais au moment de saisir le dossier d'une chaise, il recule d'un pas.

— Tu as mis trois couverts alors que nous ne sommes que deux !

— Un ami doit nous rejoindre.

— Un ami ? Que me caches-tu encore ?

À cet instant, un bruit de moteur s'entend dans la cour. Lars tourne sur lui-même comme une toupie, à la recherche d'une issue, mais déjà le battant s'ouvre et une silhouette s'arrête sur le seuil.

— Viggo, le présente la femme. Viggo Christiansen.

Elle va vers le nouveau-venu et l'embrasse. L'homme s'avance vers Lars, la main tendue.

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Olsen, dit-il d'une voix tranquille. Depuis le temps que Liv me parle de vous.

— Qui êtes-vous ? le coupe l'adolescent. Que me voulez-vous ?

L'homme sourit. Fin de la quarantaine, de taille moyenne, les cheveux poivre et sel, il est vêtu d'un costume gris strict.

— Vous n'avez plus rien à craindre ici. Liv vous a ramené de l'îlot sain et sauf.

— Justement ! Pour quelle raison ? Que me veut-elle et que me voulez-vous ?

L'homme soupire.

— Je suggère que nous en discutons pendant le repas.

— Pas question tant que je n'aurai pas de réponse.

L'homme soupire à nouveau.

— Comme vous l'entendez. Installons-nous donc au salon et expliquons-nous.

Lui et Liv prennent place côte-à-côte dans le canapé tandis que Lars se perche sur le bord d'un fauteuil, prêt à bondir.

— Peut-être, dit l'homme, cela vous rassurera-t-il d'apprendre que nous connaissons non seulement le nom dont on vous affublait au CEF, Kasper Ruud, mais aussi le vrai, celui sous lequel votre mère vous avait enregistré à votre

naissance il y a dix-sept ans. À savoir Lars Olsen. Nous n'ignorons pas non plus quelques étapes importantes de votre passé. Que votre père biologique avait quitté sa femme avant même que vous veniez au monde, mais que treize ans plus tard, votre mère était morte. Et que, mystérieusement averti de son décès, ce même père avait déboulé à la fin de la cérémonie des funérailles. Il vous avait emmené avec lui pour vous confier aux bons soins de sa compagne du moment, une jeune femme du nom d'Ulla Dahl. Peu après, il avait disparu une fois de plus, pour ne rentrer que des semaines plus tard, grièvement blessé à l'épaule. Sa compagne lui avait prodigué les premiers soins, puis vous avait emmenés en voiture vers un lieu caché. Mais moins de vingt-quatre heures plus tard, la police réussissait à localiser votre planque, une maison abandonnée en bordure d'une zone boisée non loin de la côte. À l'étage gisait le corps de votre géniteur, mort, deux balles dans la tête. Mais plus trace de sa compagne. Quant à vous, elle vous avait retrouvé, errant dans les bois proches comme une âme en peine.

L'homme fixe l'adolescent comme s'il attendait une confirmation de ce qu'il vient de dire, mais Lars garde les yeux obstinément baissés.

— Nous savons encore, reprend Viggo, que votre père, en rentrant la veille à son domicile, venait d’opérer un casse avec la complicité d’un ou deux acolytes et qu’il avait réussi à quitter les lieux, blessé, mais en emportant le butin.

Devant le silence buté de l’adolescent, l’homme s’essouffle.

— Il semble, continue-t-il, que vous vous soyez bien entendu avec cette femme, sa compagne. Et même qu’au fil des semaines, une véritable affection soit née entre vous. Je conclus de votre silence que vous êtes toujours d’accord avec moi ?

Lars relève la tête.

— Mais qui êtes-vous ? Un flic ? Qu’est-ce que vous attendez de moi ?

Viggo hausse les sourcils.

— Méfiant, hein ! Mais je comprends. Autre chose que nous croyons avoir appris, mais bien plus tard. Après vous avoir retrouvé dans les bois, la police vous aurait confié au Service de protection de la jeunesse, mais pas avant de vous avoir longuement entendu. Au cours des interrogatoires, vous seriez resté totalement mutique, ce que certains auraient attribué aux traumatismes subis au cours des semaines

précédentes. D'autres y voyant plutôt la preuve que vous leur cachiez des choses.

— Quelles choses ?

— Aucune certitude à ce sujet. Peut-être vous soupçonnaient-ils de ne pas vouloir révéler où se terrait la compagne de votre père ou la planque du butin. Après des nombreuses tentatives, ils auraient fini par jeter l'éponge, mais ne vous auraient pas lâché la bride pour autant. Leur raisonnement aurait été le suivant, quelque peu simpliste, il est vrai. En tant que fils d'un criminel endurci - avant le dernier braquage, votre père avait déjà eu maille à partir avec la justice et même passé quelque temps en prison - vous ne pouviez receler qu'une âme vicieuse et corrompue. Et votre silence obstiné n'aurait fait que conforter les interrogateurs dans leur opinion. L'un d'eux aurait suggéré timidement que vous souffriez peut-être d'une forme d'autisme, mais il n'aurait pas été entendu. Finalement, vous avez été confié à un internat disciplinaire pour adolescents, mais pas n'importe lequel : un des centres éducatifs fermés les plus durs du pays. Sous quel prétexte ? Ou dans quel but ? Là, nous ne pouvons que faire des conjectures.

Lars saute sur ses pieds.

— Suffit maintenant ! Vous parlez, vous parlez, mais vous n'avez encore répondu à aucune de mes questions ! Que me voulez-vous ? Et pourquoi cette femme m'a-t-elle amené ici ?

Viggo se tourne vers sa voisine.

— Je lui dis ?

Elle hoche la tête.

— Alors voilà. Ma voisine et compagne qui vous a sauvé de l'îlot s'appelle Liv, Liv Dahl.

Lars contemple un instant la jeune femme avec un air sidéré, puis se laisse retomber sur le bord du fauteuil.

— Dahl ! La sœur d'Ulla ?

Après un instant de silence, il déclare :

— Oui, j'aurais dû comprendre plus tôt.

Se tournant vers la jeune femme, il ajoute :

— Dans ce cas, vous devez savoir où se trouve votre sœur et surtout pourquoi elle n'a jamais levé ne fût-ce que le petit doigt pour me venir en aide et me sortir du CEF ! Avant de disparaître, elle m'avait dit et répété qu'elle avait de l'affection pour moi, une affection profonde. Qu'elle ne m'abandonnerait jamais. Mais j'ai attendu, attendu.